



Médiatisation de la prise d'otages

Stéphanie Miñana ou la reconstruction dans l'anonymat

Il y a deux ans, Stéphanie Miñana a vécu un calvaire de 46 jours dans la jungle vénézuélienne. Au mauvais moment, au mauvais endroit, ce qui devait être un simple voyage pendant une année sabbatique avant de passer un CAPES d'Espagnol est devenu le pire souvenir de sa vie.



Stéphanie Miñana, ex-otage

Cela va faire deux ans que vous avez été enlevée, comment réussissez-vous à vous reconstruire aujourd'hui ?

C'est difficile de reconstruire quelque chose après une telle expérience. Quand je suis revenue en France, j'avais tout perdu. Je ne me suis pas sentie capable de reprendre mes études et j'ai donc fait une formation pour adultes, mais cela ne m'a pas permis de trouver du travail. Actuellement au chômage, je suis retournée vivre chez mes parents le temps de reprendre mes études et de préparer mon CAPES d'Espagnol, ce que j'envisageais de faire avant mon enlèvement au Venezuela.

Réussissez-vous à parler de votre séquestration avec votre famille ?

Malgré le soutien que m'apportent mes parents aujourd'hui, cela reste encore un sujet tabou. Il s'agit d'un sujet que j'ai beaucoup de mal à évoquer et que ma famille a beaucoup de mal à écouter. Avec le temps, il est possible que j'arrive enfin à en parler, mais sans doute pas à des gens proches.

Le fait de voir leurs visages pendant que je leur raconte mon

expérience est vraiment douloureux et rend les choses encore plus difficiles.

Comment la mobilisation s'est-elle organisée autour de votre enlèvement? Quelle importance a eu le gouvernement français dans votre libération ?

Un de mes frères qui vivait en France avait pris l'initiative de créer un site Internet où les gens ont envoyé des mails avant et après ma libération, ce qui fût le seul témoignage de soutien que l'on m'a accordé. C'est également lui qui a tenté de mobiliser l'opinion française, qui a tout fait pour que les gens agissent et qui a contacté les autorités françaises pour leur faire part de ma situation.

« **Il ne faut pas que les otages anonymes tombent dans l'oubli.** »

Ces dernières se sont investies à fond au moment de ma libération, mais je considère qu'il a plus été question d'un coup médiatique pour elles que d'une réelle action d'aide pour moi.

Après ma libération, je n'ai pas du tout été encadrée. Je suis restée cinq jours avec un psychologue, mais j'étais tellement « shootée » par les médicaments que je ne comprenais rien à ce qu'il me disait et cela ne m'a donc pas vraiment apporté quelque chose.

Mis à part cela personne ne m'a aidé, personne n'a essayé par la suite de savoir comment j'allais, si j'avais des pensées suicidaires ou autres.

Avez-vous tout de même fait la démarche personnelle de consulter un spécialiste ?

N'ayant donc pas eu de suivi suite à ma libération, j'ai fait moi-même la démarche de consulter des psychologues, ce qui avec du recul m'apparaît aujourd'hui comme assez comique.

Tous ces professionnels ont des connaissances très livriques, mais aucun d'eux n'a su s'adapter à ce que j'ai vécu. On m'a sur-médicamenté, mais personne ne s'est jamais soucié de me faire parler de ce qui m'était vraiment arrivé.

Je n'en ai donc jamais parlé.

Vous avez publié un livre, cela était-il une étape nécessaire pour surmonter cette épreuve ?

Je pensais que l'écriture de mon histoire aurait un effet cathartique mais cela n'a pas été le cas. Je me suis rendue compte que je n'étais pas capable de parler de ce qui m'était arrivé avec de vrais sentiments. Aujourd'hui encore, je ne les ai pas, ces sentiments. Quand je relis ce livre, il me laisse l'impression que je suis partie chez les « boy-scouts », ce que j'aurais préféré vivre plutôt que ce que j'ai enduré en réalité.

Certains otages connaissent une énorme mobilisation en leur faveur, pensez-vous qu'une médiatisation de la sorte vous aurait servi ?

On a réellement pris connaissance de mon histoire à la sortie de mon livre, mais je ne pense pas que la médiatisation aurait pu accélérer ma libération. En effet, mes ravisseurs avaient des contacts uniquement avec ma famille, pour la demande de rançon et n'étaient pas du tout au courant de la présence de l'Etat français au Venezuela. La médiatisation est une chose et la libération des otages en est une autre. Mais il est vrai qu'un certain appui n'est pas négligeable lorsque l'on traverse une épreuve pareille et l'on décide de soutenir quelqu'un en fonction de l'influence que cette personne exerce. C'est trop sélectif, non équitable et vraiment cruel.

Propos recueillis par
Justine Le Roux

